

La charge épormyable de la contre-culture

Jonathan Lamy

Number 299, Spring 2013

La contre-culture dans le Québec inc.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamy, J. (2013). La charge épormyable de la contre-culture. *Liberté*, (299), 10–12.

La charge épormyable de la contre-culture

Un héritage pour fissurer le consensus et réveiller le désir de rébellion.

JONATHAN LAMY



IL FAUT POSER des actes d'une si complète audace, que même ceux qui les réprimeront devront admettre qu'un pouce de délivrance a été conquis pour tous.» Ces paroles, prononcées par Mycroft Mixeu-deim dans la pièce de Claude Gauvreau,

La charge de l'original épormyable, écrite en 1956, cristallisent en quelque sorte l'esprit de la contre-culture au Québec. Je voudrais ici souligner cette audace, cette soif de délivrance, et voir, derrière ce délire qui paraît aujourd'hui un peu décalé, ringard, de quelle manière cette charge est toujours intacte et actuelle, peut-être plus que jamais nécessaire.

Nous avons une idée plutôt naïve, un brin nostalgique, des années soixante et soixante-dix. Les gens étaient beaux, fous, insoucians. Tout semblait possible à cette bande de hippies que la dure et cruelle réalité du monde n'avait visiblement pas touchée. Par une sorte de contagion temporelle, il y aurait aussi quelque chose de fondamentalement *cute* à la contre-culture. À la Nuit de la poésie en 1970, Raoul Duguay arriva sur scène en tricycle, vêtu de culottes courtes, d'un chandail à pois et d'une tuque à pompon, nous invitant à réapprendre «l'alphabet de l'émerveillement» et souhaitant «que tout un chacun sorte des paquets de lumière de ses poches».

Sous un fort parfum *peace and love*, ce plaidoyer pour la folie (pour que la folie puisse avoir droit de cité) témoigne de valeurs (souverainistes, féministes, écologistes) que partage aujourd'hui un nombre certainement plus grand de Québécois qu'à cette époque. Le clown avait vu juste et il était sérieux. À la fin de sa lecture avec l'Infonie, Raoul Duguay demanda en

effet une minute de silence «pour tous ceux qui sont poètes et que l'on ne peut pas entendre». À l'évidence, trop peu de gens qui le possèdent sont conscients du privilège que représente la possibilité de s'adresser à un public.

Les niaiseries ésotérico-kitsch de l'Infonie participaient, faut-il le rappeler, d'une réelle réflexion sur la création, notamment son rôle au sein de la société. «Seul un art contestataire et contesté est efficace au niveau de la conscience individuelle et au niveau de l'évolution historique de l'art», écrit Duguay, en 1971, dans *Lapokalypsô*. Par ailleurs, alors qu'aujourd'hui la notion d'interdisciplinarité est décidément à la mode, rarement avait-on connu au Québec un projet de création mobilisant autant de disciplines. L'Infonie a produit des disques, des livres, des films ainsi qu'un nombre considérable de spectacles et d'illustrations.

Dans son désir de créer des œuvres «contestables», le projet infoniaque était audacieux. On aurait tort de penser qu'il était bien accueilli par «toulmonde» et «toutunchacun» simplement parce qu'il prenait place dans une époque bénie où, apparemment, tout était permis. Plusieurs personnes trouvaient certainement que la bande de l'Infonie avait l'air de joyeux crétiens, ce qui faisait en quelque sorte partie de leur démarche. Ainsi, l'époque de la contre-culture n'était pas plus permissive qu'une autre, mais ses tenants prenaient davantage de libertés avec l'art, la littérature, la culture, le bon goût. Cette audace semble aujourd'hui démodée, quelque chose comme une folie de jeunesse de l'histoire culturelle du Québec qu'il ne faudrait surtout pas répéter.

Une image forte de cette folie, elle aussi tirée de la Nuit

de la poésie, et qui prend avec le temps une allure plutôt mignonne, est celle de Paul Chamberland portant un costume sur lequel était cousu un cœur rouge. Non mais, comment peut-on décider d'avoir l'air aussi peu crédible! À quoi peut-on bien penser? Franchement, ce n'est pas sérieux... Et il n'avait plus dix-sept ans, le rimbaldien auteur de *L'afficheur hurle*.

Mais pourquoi devrions-nous être sérieux? Qu'avons-nous fait de ce droit à la folie? Vivrions-nous dans une époque si peu ludique, dans un monde de plus en plus frieux? Que nous dit Chamberland, dans son habit de svelte Calinours? Il plaide simplement, comme tant d'autres avant et après lui, pour un monde plus humain, dénonçant «l'abattoir concentrationnaire du confort» dans lequel le capitalisme nous force à vivre. Ainsi, les idées et les valeurs de la contre-culture sont celles-là mêmes que promeuvent aujourd'hui les mouvements altermondialistes. Malgré le fait que le conservatisme, en ce début de deuxième millénaire, semble gagner en popularité, et qu'on observe une certaine *radio-poubellisation* du discours public, plusieurs des valeurs de la contre-culture font presque consensus dans notre société du reste assez progressiste.

Le mode d'action diffère cependant. Bien qu'il ne l'ait jamais vraiment été, le gentil délire de freaks qui servait souvent de véhicule à ces idées n'est plus de mise de nos jours. On n'ose plus faire ce genre de choses. Et c'est peut-être en partie pourquoi les lectures publiques de poésie sont redevenues ces événements un peu trop sérieux qu'ils ont, au fond, toujours été. Aurions-nous peur de quelque chose que les représentants de la contre-culture avaient momentanément cessé de craindre? Ce type de niaiseries provoquerait désormais chez le public — et même chez les artistes — un sentiment de déjà-vu, voire un certain inconfort. Puisque la contre-culture a déjà osé cette subversion, on ne pourrait plus être fou sans avoir l'air de mimer une autre époque, révolue, désuète, de poser un geste anachronique, bref d'incarner une caricature de la contre-culture.

Car le monde semble n'avoir connu depuis ces années folles qu'une succession d'échecs qui rendent le rêve un peu suspect.

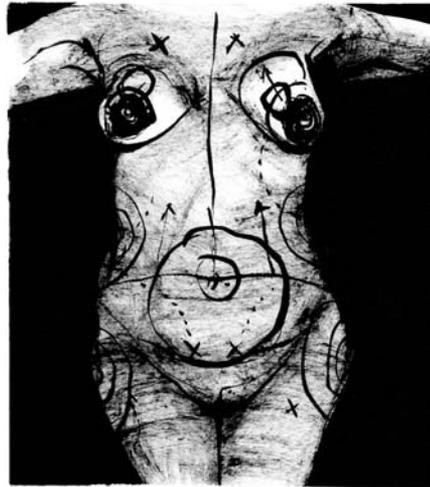
On a tenté d'améliorer notre qualité de vie, de faire l'amour plutôt que la guerre, de faire du Québec un pays, mais tout cela en vain. Alors, vous voyez bien, jeunes gens naïfs, qu'il ne sert à rien de vouloir changer le monde. Il reste le même, quoi qu'on fasse. Le système résiste aux utopies, broie les illusions. C'est comme ça. Devant cet impitoyable constat, croire en un monde meilleur témoignerait d'une innocence crasse, voire d'un léger retard mental. Renversant la célèbre phrase de Claude Péloquin (tu sais, le drôle de frisgé gelé ben raide sur le LSD à la Nuit de la poésie), ce serait désormais ceux et celles qui sont «tannés de mourir» qui représenteraient une «bande de caves».

Il faisait bon rêver dans les champs de chanvre de jadis, mais ce temps-là, où Internet n'existait pas, est bel et bien révolu. Les champs sont à l'abandon, couverts de mauvaises herbes, comme l'est le catalogue littéraire de la contre-culture québécoise. Ces livres cultes et introuvables ont été publiés dans de petites et grandes maisons d'édition

qui n'existent plus, comme les Éditions de l'Aurore, les Éditions du Jour et Parti Pris, ainsi que dans des revues qui ont été marquantes pour l'époque et pour l'histoire culturelle du Québec, mais qui ont eu une existence somme toute assez brève : *Mainmise* (1970-1978), *Hobo-Québec* (1973-1981), *Cul Q* (1973-1977).

On parle volontiers d'héritage du surréalisme, un tel legs nous vient certainement aussi du côté de la contre-culture. Qu'on pense à la sagesse foulosophique d'un François Gourd, à la flamboyance d'une Janou Saint-Denis, à l'extravagance d'un Jean-Paul Daoust, à la fougue punk des poètes de *Gaz moutarde*, à l'autodérision assumée des cabarets de l'Empire Rodrigol. Qu'on pense à la catapulte à tout-ours installée lors du Sommet de Québec en 2001, aux concerts de casseroles et aux «manusfestations» du printemps 2012. Nous n'avons peut-être pas fini, après tout, d'être beaux et fous.

Mais il s'en trouvera encore pour dire que tout ceci (contester



BULLSHIT DE MOË



PAS D'PANTOUTE

l'ordre établi, se foutre à poil sur la voie publique) est anachronique. Stéphane Laporte, dans une chronique intitulée «Banalité et nudité», parue dans *La Presse* du 11 juin 2012, exprime tout à fait ce point de vue : tout ça, malheureusement, ça a déjà été fait. Le problème, ici, réside dans la confusion entre le fait de souhaiter la paix ou l'amélioration du sort d'une partie de la population et, par exemple, un artiste qui referait sans le savoir l'urinoir de Duchamp. Comme si vouloir changer le monde devait être porté par quelque chose de profondément innovateur, d'absolument inédit. On pourrait rétorquer que si le monde, justement, ne change pas, désirer le modifier sans vraiment y arriver serait une composante essentielle de cette absence de changement.

On observe une réaction similaire de la part de la critique face à toute poésie un peu dérangeante, rentre-dedans, pleine d'humour, vulgaire ou violente, qu'on associe inmanquablement à Denis Vanier. Nombreux sont les poètes à qui on a fait le coup dans les trente dernières années. Bien sûr, Vanier a sans doute été le premier, dans notre belle province, à écrire des recueils dans cet esprit. Mais pourquoi faudrait-il ne plus écrire comme cela ? S'empêche-t-on d'écrire comme Anne Hébert ? Devrait-on reprocher à tout poète qui use intensément de l'enjambement une trop forte ressemblance avec Michel Beaulieu ? Pourquoi ne fait-on pas de manière aussi immédiate un parallèle avec Saint-Denys-Garneau devant une écriture qui prend le parti de la simplicité ? C'est comme si on n'avait pas le droit d'exprimer un peu d'irrévérence en poésie sans avoir copié Denis Vanier, ou du moins sans pouvoir se détacher suffisamment de l'influence du poète tatoué de la rue Ontario, mort en 2000.

Faut-il rappeler que l'histoire du Québec et l'histoire de la littérature sont faites de dissidences, de résistances plus ou moins semblables et d'insurrections plus ou moins tranquilles ? De la contre-culture au printemps érable, en passant par le féminisme, on retrouve un même désir pour plus de liberté, plus de sens, plus d'humanité. Il y a, de temps à autre, un groupe, au sein d'une toujours jeune génération, qui se lève et décide de refuser de vivre dans un monde qui les nie et ne leur fait aucune place. Et voilà bien ce qui s'est passé pour la contre-culture, tout comme pour le mouvement Occupy. Dans les deux cas, on retrouve le même désir d'inventer de nouveaux outils et de nouvelles tactiques de combat pour mener la lutte. Ce que la contre-culture a permis, c'est d'exprimer cette revendication d'une manière qui laisse place à la folie, «place à la magie» et «place à l'amour», comme le souhaitait Borduas dans son *Refus global*.

On peut sourire devant les propos parfois hallucinés des

apôtres de la contre-culture, mais on peut aussi, en dépit de leur aura de wéziwézos ou de leurs vieilles chaussettes de chanvre, accueillir ce que ces écrivains ont à nous dire et qui nous parle toujours quelque quarante ans après. Leurs textes continuent de s'adresser à nous, de nous donner à penser. Et à bien les écouter, nous verrons peut-être que, plutôt qu'une utopie freak, la contre-culture a été d'une incroyable clairvoyance, d'une extraordinaire lucidité. Elle parle d'un monde qui est encore le nôtre, un monde à réinventer. Celui-ci n'a pas beaucoup changé, et c'est pourquoi la critique véhiculée par la contre-culture est toujours actuelle et intacte. Ainsi, nous n'avons peut-être pas tout à fait fini de chercher à changer les choses, pas terminé d'être enragés et euphoriques. Ni de faire l'amour et de rêver, mais aussi d'être en colère.

La contre-culture était prête à «défendre avec des armes/le droit de vivre et d'aimer», pour emprunter une image à Denis Vanier. Certains ont baissé les bras, se les ont fait tordre

ou arracher, mais d'autres arrivent, prêts à lever le poing. La contre-culture avait raison de s'emporter, de s'insurger devant tout ce qui contraint la pensée et la création, devant ce qui immobilise, étouffe la vie et l'expression. Ceux qui le font aujourd'hui ont pareillement raison. Le combat continue, car même si «nous vaincrons», nous n'avons pas encore vaincu; même si les «Nuits» de poésie finissent de plus en plus tôt, il apparaît plus que jamais nécessaire de revendiquer le statut de rêveur, d'artiste (autrement dit, de «mangeur de merde», pour reprendre l'expression de la tristement célèbre matricule 728 du SPVM). Il y a quelque chose que ça dérange et ce quelque chose se doit d'être dérangé.

La contre-culture a une dent contre les obstacles à la liberté.

En quoi serait-ce dépassé ? En quoi serait-ce anachronique de tenter à nouveau de se débarrasser de ces obstacles, de se désinhiber, d'injecter un peu d'enthousiasme et d'insurrection dans notre rapport au monde ? On veut encore et toujours faire de l'argent, encore et toujours faire l'amour, pourquoi ne pourrait-on pas continuer à vouloir refaire le monde ? La contre-culture ne constitue pas un répertoire d'élucubrations qu'il ne faudrait pas répéter. On peut au contraire s'approprier sa façon d'être effrontément naïve, d'être folle de façon épormyable. La contre-culture exprime une audace qui charge, avec sérieux et délire, avec amour et humour, devant tout ce qui empêche la tranquille avancée des petits pouces de liberté. **L**

Jonathan Lamy est chercheur postdoctoral à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il a publié deux recueils aux Éditions du Noroît, *Le vertige dans la bouche* et *Je t'en prie*.

